

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 11

Artikel: Le chemin du ciel
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prononcés d'une certaine façon et avec certain geste, vous vous dites : Ah ! enfin, cette fois j'y suis ! Vous croyez y être. Mais vous n'y êtes pas, oh ! pas du tout. Vous ne tardez pas, du reste, à vous en convaincre. C'est tout à recommencer. Vous vous remettez donc à écouter, à observer.

L'histoire suit son cours, elle se corse ; elle devient captivante. Les interlocuteurs s'animent ; ils s'agitent. C'est assurément le point culminant. Vous avancez la tête ; vous tendez l'oreille ; vous ouvrez tout grands vos deux yeux ; toute votre pensée est concentrée sur ce que vous voyez. Et vous ne comprenez toujours pas. Vous êtes désespéré et n'osez demander des précisions à votre entourage qui, lui, est persuadé que vous êtes tout à fait au courant et s'étonne même de votre mutisme constant.

Mais, en dépit de l'insuccès de vos efforts, vous persistez. Votre curiosité a été trop vivement sollicitée pour se désister. Elle tient bon ; elle ira jusqu'au bout. Et vous voilà donc de nouveau l'oreille tendue, tout aux écoutes. Et l'histoire se poursuit, les incidents se précipitent, s'accumulent. Vous pensez : « Diable ! j'aimerais pourtant bien savoir de quoi il s'agit. Ça m'a l'air bigrement intéressant. De quoi donc peut-il bien s'agir ? » Vous redoublez d'attention. Vous êtes comme hypnotisé. Vous ne voyez plus rien ; vous n'entendez plus rien que cette satanée histoire dont vous n'arrivez pas à saisir le secret. Et la faconde et l'animation des interlocuteurs ne tarit pas, au contraire. Vous en êtes malade. Vous aimeriez partir, vous arracher à cette pénible obsession. Vous ne le pouvez pas. Il y a pour vous comme une question d'amour-propre de savoir enfin de quoi il retourne. Mais vous êtes exténué.

Soudain, un mot prononcé par l'un des assistants vous éclaire et, réalisant le souvenir de ce que vous avez entendu, vous reconstituez toute l'histoire. Or, à votre grande surprise, vous constatez qu'elle n'a ni l'importance ni le caractère mystérieux qu'elle vous paraissait avoir. C'est un simple potin, comme on en entend tous les jours. Et vous gardez l'impression que ce qu'il devait y avoir de plus important et de plus intéressant dans toute l'affaire, c'est ce qu'on n'a pas dit.

J. M.

BOITE AUX LETTRES.

Madame Clavel à G. près V. — Nous ne pensons pas que vous arriviez à prendre votre vessie pour une lanterne, malgré toutes les positions que vous essayerez, soit dans l'obscurité soit pendant la nuit. Cependant si vous réussissez, dites-le nous, le « Conteur » serait heureux de publier vos expériences.

Victor Gigoux, à Pompaples. — Ne confondez pas un hectolitre et un hectare, l'un est mesure de capacité, l'autre de surface. On peut avoir un hectolitre de nectar, mais on ne peut avoir un hectare d'hectolitres.

M. R., à Morges. — Merci de votre billet. Nous connaissons depuis longtemps cette jolie charade, mais nous la donnons quand même ici pour ceux de nos lecteurs qui l'ignorent ou qui l'ont oubliée :

Mon troisième dans mon second fait mon premier, photographes, coiffeurs recherchent mon entier.

(Solution : **pélicule**).

UN GESTE INCOMPRIS

« Sur la Riviera » publie l'amusante histoire suivante :

C'est la douairière d'une des grandes familles niçoises. Elle habite quelque part du côté de Saint-Philippe et si on la voit chaque matin à la messe, on peut être sûr de ne pas la rencontrer dans un dancing, dans un gala ou dans une autre boîte de nuit.

C'est une de ces personnes sévères qui s'indignent des modes actuelles et invoquent le bon vieux temps. Il est vrai que ses petites-filles lui en font voir des grises... mais ceci est une autre histoire.

L'autre jour, une affaire l'appela à Menton. Menton n'est guère plus loin que Nice, surtout en auto, mais pour y aller, force est de passer par Monte-Carlo, et aux yeux de la dame, traverser la principauté, c'était traverser Sodome,

Gomorrhe, Babylone et tous les lieux de perdition réunis.

Aussi, au moment de pénétrer dans les Etats monégasques, usa-t-elle d'un stratagème et, tirant complètement les stores, s'isola-t-elle dans l'obscurité de sa voiture.

Comme cela, au moins, songea-t-elle, je ne verrai rien !

Arrivée à destination, elle questionna son chauffeur :

— A-t-on remarqué que les stores de ma voiture étaient baissés, Jean ?

— Oh ! pour ça, oui madame !


— A-t-on compris le sens de ma protestation ? L'autre hésita.

— Allons, parlez Jean.

— Eh bien, Madame, sauf votre respect, la seule remarque que j'aie entendue était la suivante : « Encore des stores baissés, ah ! les polissons, qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire là-dessus ».

La douairière a failli s'évanouir.

LE CHEMIN DU CIEL

E soir-là, qui était un dimanche, ils étaient quatre, assis devant un litre au Café des Balances; quatre jeunes paysans qui, après avoir gouverné leur bétail, s'étaient rencontrés à la laiterie pour couler leur lait et avaient décidé de passer la soirée en jouant aux cartes.

C'était une de ces journées grises de février où le ciel bas semble peser sur les toits du village et envelopper toute la montagne de brumes épaisses.

Ils s'étaient donc assis près du poêle de faïence. Le pintier avait apporté le tapis, le jeu et un litre de Montagny. Alors, pendant plus de deux heures, ils avaient jeté les cartes d'un mouvement brusque, en frappant la table de leur poing. Parfois, ils lançaient une apostrophe ou un juron, et c'est à peine s'ils prenaient le temps de vider leur verre.

Ils étaient jeunes. Ils fumaient des cigares. Ils rejetaient leur chapeau en arrière et, quand ils avaient joué un bon tour à l'adversaire, ils parlaient d'un grand éclat de rire.

Tout près d'eux, le journalier François-Jacques est assis. C'est un homme dans la quarantaine qui porte son éternel veston de laine brune et une simple chemise de toile, sans col ni cravate. Il achève de boire ses trois décis et fume sa pipe à petit coups lents et réguliers. Tous ses dimanches, il les passe là, au Café des Balances, et ne regagne son logis qu'après le passage de l'agent de police. Quand il a entendu pour la seconde fois le : « Messieurs, c'est l'heure ! » il se lève, franchit le seuil, interroge le temps et disparaît dans la nuit.

— Enlevez-moi ça, dit Charles-Albert au pintier et apportez encore un litre. Le jeu de cartes disparut ; les joueurs allumèrent une nouvelle cigarette et invitèrent François-Jacques à partager le verre de l'amitié. Celui-ci ne se fit pas prier et, pour distraire ses voisins, il se mit à raconter une histoire.

Il commença par poser les coudes sur la table ; ensuite, il vida son verre, essuya sa moustache rouge et, ayant relevé le chapeau de feutre qui abritait sa petite mine chafouine, toute piquée de taches de rousseur, il parla.

« C'était, il y a une vingtaine d'années. En ce temps-là, j'étais domestique chez le grand Alexandre que vous avez tous connu et qui est mort d'un accident au bois. Ah ! ce diable d'homme, il s'entendait à nous faire travailler. Toujours levé à quatre heures du matin, il avait l'œil à tout. A peine avait-on rentré le dernier char de foin qu'il fallait « enchapler » les faux pour faucher le blé. La moisson achevée, on s'attaquait aux regains, puis venaient les semailles et les récoltes de l'automne. Pas d'arrêt, sinon le dimanche, et encore. Cependant, à la fin d'octobre, les bovairons rentraient à l'école. Comme la dernière herbe n'était pas toute mangée, on continuait à sortir le troupeau. Et c'était moi, le plus jeune des domestiques, qui le conduisais.

Je parlais à dix heures du matin, au moment

où les brouillards commençaient à se dissiper, tandis qu'un soleil pâle, jetait sur la campagne ses rayons obliques. Alors je lâchais mes quinze vaches qui traversaient le village au grand bruit de leurs clochettes, tandis que je suivais derrière, portant le sac à provisions, la brosse et l'étrille.

Arrivé au champ, j'allais souvent m'asseoir sur une colline où croissait une haie et là, je m'amusais à compter les maisons disséminées dans la plaine. Quelquefois j'allais un bon feu dans lequel je cuisais les dernières pommes de la saison. Et le soir, je rentrais à l'heure où le Jura dressait vers le ciel la masse noire de ses forêts silencieuses.

Généralement je ne voyais personne. En cette saison, la campagne est déserte. C'est à peine si je rencontrais quelque chasseur, allant à pa comptés dans un champ de betteraves, ou un vagabond portant toute sa fortune nouée dans un mouchoir de poche. Sur la route, les passants étaient rares et, quelquefois, on entendait le bruit lointain d'un char de paysan.

Un jour, cependant, un homme quitta la grande route et vint à moi. C'était un homme d'une mise un peu étrange, un homme que je voyais pour la première fois. Tout de suite, je le pris pour un colporteur et j'allais lui dire de continuer son chemin parce que je ne voulais rien acheter, quand il me tendit la main, en me disant :

— Bonjour, mon ami !

Il était vêtu d'un complet noir, fatigué et un peu effrangé, surtout vers le bout des manches. Il portait une cravate blanche et un col droit qui cachait son cou maigre. Un grand chapeau de feutre noir abritait un visage au teint jaunâtre, aux traits tirés et dans lequel flamboyaient deux grands yeux noirs. Jamais je n'ai vu des yeux semblables. Deux charbons ardents qui vous fixaient un instant et semblaient vouloir fouiller jusqu'au fond. Le menton se terminait par une barbe en pointe comme on en voit sur tous les portraits de nos réformateurs.

Je lui touchai la main avec un regard interrogateur. Mais, aussitôt, il se mit à parler d'une voix mielleuse, pour me dire une quantité de choses que je ne comprenais guère. Il me semblait que j'étais au sermon, le jour du Jeune, quand le ministre nous jette à la figure toutes les parties de caves qu'on a faites durant l'année et tous les apéritifs qu'on a bus à l'heure où les cloches appellent les fidèles à l'église. J'en étais tout drôle, et je commençais à me dire que ce gaillard-là n'était pas ministre et qu'il se mêlait un peu de ce qui ne le regardait pas.

Tout en parlant, il joignait les mains et ses yeux noirs semblaient prendre leur élan vers la voûte céleste. Brusquement, il décrocha la courroie d'une sacoche de cuir noir et en tira une brochure intitulée : « La Vérité. » Et l'index tendu vers la première page, il m'expliquait ce que c'était que la Parole, la Vérité, la Vie. De temps à autre, une vache cessait de manger. Elle s'approchait et semblait écouter cet étrange orateur. Puis, lassée par un tel bavardage, elle se remettait brusquement à brouter l'herbe rare.

Quant à moi, il m'était impossible de placer un mot. Et si le ministre avait été là, il n'aurait guère pu en dire davantage. Après la première brochure, il en vint une seconde, ayant pour titre : « Apocalypse » et une troisième : « Le Millénium ». Mes yeux allaient de l'une à l'autre, cherchant à comprendre, tandis que mon homme s'exaltait de plus en plus.

Glissant les brochures dans mes mains, il saisit sa sacoche et en tira un joli volume relié en bleu et portant ce titre imprimé en lettres d'or : « Le chemin du ciel ».

— Le chemin du ciel, mon ami, me dit-il, voilà le véritable livre de chevet. Celui qui le possède est sauvé !

Puis me tendant le volume, il ajouta :

— Cela ne coûte que trois francs cinquante. Trois francs cinquante, vous dis-je, pour posséder la félicité ici-bas et le bonheur à venir...

Je répondis — et c'était la première fois qu'il me laissait parler — que je n'avais pas d'argent sur moi et ne rentrais au village que vers les

quatre heures.

Alors il se tut.

Reprenant le petit volume relié en bleu, il le glissa dans sa sacoche, prit ses brochures de propagande et s'éloigna.

Cependant, il n'avait pas fait vingt pas que je le vis se retourner pour me crier :

— Où dois-je prendre le chemin qui conduit à l'Abergement ?

Je lui donnai les indications nécessaires et revins vers mes vaches. »

Ayant achevé son récit, François-Jacques vida son verre et ajouta :

— Hein, croyez-vous ça, en voilà un drôle de gaillard ! Il voulait me montrer le « chemin du ciel » et il ne savait pas même aller tout seul à l'Abergement !

Jean des Sapins.

Propos de table. — Alexandre Dumas fils dînait à Marseille chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poète.

Et, tirant un crayon, il écrivit sous les yeux de son hôte qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières
On a démoli l'hôpital...

— Flateur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas fils ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières.

Un distrait. — M. Laborde était fort distrait. Il assistait à la messe de mariage d'une de ses nièces et, comme, la cérémonie terminée, on se mettait en mouvement pour sortir de l'église, il s'adressa à l'un des assistants et lui demanda :

— Allez-vous jusqu'au cimetière ?



LE CAPITAINE RENAUD

De temps en temps, à un signal convenu, le père ou la sœur venaient le voir. C'est à une de ces entrevues que nous avons assisté ; il y avait deux mois que le jeune homme menait cette existence prosaïque et errante. Ainsi livré au hasard, il avait couru quelques dangers. Dans l'un d'eux, plus grave que les autres, il était tombé en Savoie aux mains de mauvaises gens, le capitaine Renaud l'avait sauvé. Telle avait été l'origine, entre ces deux hommes, de relations que de nouveaux services rendus mutuellement avaient peu à peu transformées en intimité.

Marc, avant que les événements ne le missent en rapport avec lui, connaissait de réputation le capitaine Renaud. C'était sur ce nom qu'on mettait d'ordinaire tous les méfaits dont les auteurs restaient inconnus. Mais, s'il avait d'abord montré quelque circonspection dans sa liaison avec sa nouvelle connaissance, il n'avait pas tardé à s'en départir, ayant pu juger qu'il y avait beaucoup à rabattre, peut-être tout, dans ce qu'on racontait.

En effet, vivant le plus souvent dans une vieille maison isolée de la côte de Savoie, le capitaine avait bien accointance avec des individus ou des bandes que Marc ne connaissait pas, il faisait bien de temps en temps des absences inexplicables et mystérieuses, mais, au retour, jamais de butin. Marc ne l'avait vu s'interposer ou sortir de ses allures de blaireau dans son terrier, que pour défendre et soutenir quelqu'un molesté ou en péril, ou pour secourir quelque malheureux de sa bourse.

Marianne avait raconté à son père les événements de la nuit. En entendant le nom du capitaine et son intervention, le vieux Samuel avait presque levé les bras au ciel.

— Je pensais bien qu'avec une pareille vie, le garçon serait bientôt en relation avec ces maudits. Il faut que ça finisse, Marc y perdrait son âme et sa réputation. Je vais faire encore un effort, fût-ce à Lausanne, et, quand le garçon en serait quitte pour quel temps de prison et moi pour deux ou trois cents écus, j'aime mieux cela. Nous tâcherons d'être tranquilles après.

Et de fait, dans la matinée, le vieux se rendit chez le major Davel, chef militaire du pays, avec lequel il était en bons rapports de voisinage. Celui-ci était parti

pour Lausanne et ne devait rentrer que le lendemain. Samuel se décida à aller le rejoindre.

Après le repas du milieu du jour, il partit donc pour la capitale, recommandant bien à Marianne de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait que le lendemain, ces hauts Messieurs étant fort difficiles à joindre pour le pauvre monde.

Restée seule au logis, Marianne y vaqua à ses occupations ordinaires. Elle se sentait dans l'esprit un certain vague, dont, en sa qualité de fille pratique et ayant de bonne heure appris la vie, elle n'avait pas l'habitude. Plusieurs fois elle se demanda : mais que va-t-il donc m'arriver ? Elle s'attendait, sans savoir pourquoi, à des choses extraordinaires et, ce qui l'étonnait le plus, n'en éprouvait aucune terreur.

Elle se sentait une espérance dans la vie et une confiance dans l'avenir qui lui venaient pour ainsi dire d'instinct. Plusieurs fois dans l'après-midi, elle se surprit à fredonner et, pour un peu, elle aurait gazouillé comme un oiseau.

Le soir arriva ; elle eut alors mieux l'impression de sa solitude et de la réalité de sa situation. Par un étrange contraste elle se prit alors à avoir envie de pleurer. Elle se décida à aller veiller chez quelque voisine pour passer le temps et changer ses idées. Comme elle allumait sa lanterne, on frappa à la porte — le chien, chose étrange, n'avait pas aboyé. — Serait-ce le père, se dit-elle, en allant ouvrir.

Quelle fut sa surprise en apercevant, à travers le guichet, la figure de Marc qui semblait trépanner d'impatience qu'on lui ouvrît et tout haletant. Elle tourna rapidement la clef. Marc poussa de lui-même la porte, et, sans la refermer :

— Pas un instant à perdre, dit-il. Un gros danger menace la Belle-Roche. Les « mauvais garçons » qui étaient hier soir derrière nous, doivent attaquer cette nuit pour y faire pillage ; je monte avertir là-haut et leur amener du secours. Préviens le monde ici pour qu'on s'y porte également. Adieu.

Et sans en dire davantage, Marc embrassa fiévreusement sa sœur et disparut dans l'obscurité à grandes enjambées. Il courut ainsi jusqu'à la sortie de la ville. Là, la pente commençant, force lui fut de ralentir le pas. Il regardait constamment dans la direction de la ferme menacée, et, bien qu'il commençât à se faire tard, il n'y voyait aucune lumière ni aucun bruit inusité. Il comptait donc arriver à temps. Comme il en approchait, le cri du courlis l'arrêta. C'était le signal accoutumé entre lui et Renaud. Ce ne pouvait être que ce dernier qui le prévenait à sa façon qu'il y avait du nouveau. En effet, leur rendez-vous était à la ferme et pourtant le cri venait d'un bouquet de bois à droite et un peu au-dessous de la maison. Obliquant donc de ce côté, Marc se dirigea, en répétant le signal, vers le point d'où il partait. En quelques minutes il l'eut atteint et y trouva son compagnon qui lui dit :

— Nous sommes arrivés trop tard, ces maudits sont déjà dans la maison ; mais ils ne perdront rien pour attendre. As-tu prévenu là-bas ?

Sur sa réponse affirmative, le capitaine se prépara aussitôt à se porter en avant. Quelques hommes qu'il avait avec lui, ramassèrent leurs armes et se disposèrent à le suivre. Marc, bouillant d'inquiétude, se mit également une forte épée au côté, prit sur son épaule un mousquet et précéda la troupe.

Rien de fâcheux n'est encore arrivé, lui expliqua le capitaine en avançant ; les hommes ont été un peu bousculés, les femmes sont enfermées en haut. J'ai tout vu moi-même, et quand je suis redescendu pour t'attendre, les bandits s'occupaient seulement à fourrager partout et à boucher les fenêtres pour ne pas donner l'éveil. Tout à l'heure cela pourrait aller plus mal pour tout ce pauvre monde, mais nous serons là. J'aurais attaqué plutôt, mais il fallait te prévenir pour l'empêcher d'aller tomber dans ce guépion. Je n'ai plus entendu bouger là-dedans. Aucun tumulte, aucun cri, c'est donc qu'il n'y a pas encore eu de violences sur les personnes.

Comme pour lui donner un démenti, peut-être aussi parce qu'ils étaient assez près pour mieux entendre, des cris plaintifs, comme ceux qu'arrachent la douleur, partirent de la Belle-Roche. Marc et ses compagnons se précipitèrent, firent, en un clin d'œil, le tour des bâtiments, et trouvèrent un endroit où s'introduire dans l'enceinte en se faisant la courte échelle. Ils arrivèrent dans la cour, les cris avaient augmenté ; c'était évidemment un homme que l'on faisait souffrir. Des éclats de voix grossiers se mêlaient à ces lamentations :

— Nous diras-tu où est ton argent, gredin ! puis on entendait rire, crier, et, au milieu de tout cela, des coups sourds.

Impossible de rien voir, tout étant fermé. Cependant la porte de la cuisine, grande pièce d'entrée où se passait la scène, n'était pas barrée. Renaud s'en assura en appuyant légèrement sur le pêne. Alors se retournant vers ses compagnons, il leur dit d'une voix brève :

— Nous sommes cinq, ils sont une quinzaine, mais je compte bien qu'il y en aura quelques-uns à la cave.

Il ne s'agit donc pas de manquer nos coups. En avant, et chacun le sien d'un coup de mousqueton. Nous maintiendrons bien le reste en attendant l'arrivée du secours de Cully. Surtout, main basse sur leurs armes à feu, s'ils en ont ; nous n'aurons pas le temps de recharger les nôtres.

Cela dit, tournant sans bruit le pêne, il le dégagea de la gâche et poussa doucement la porte de quelques lignes.

— Y êtes-vous, dit-il, en avant ! Puis, d'un violent coup de pied, il envoya la porte en dedans. Elle heurta et fit tomber l'un des bandits qui se tenait derrière et nos cinq compagnons se précipitèrent à l'intérieur.

(A suivre).

G. Roux.

Le succès d'un concert. — Liszt et Rubini annoncèrent un jour leur concert dans une grande ville de France. L'heure venue, ils furent assez désagréablement surpris de ne trouver que cinquante personnes dans la salle. Rubini, bien que mécontent, chanta comme un ange, et Liszt témoigna sur le piano de son admirable virtuosité. Voyant cependant que l'assemblée était peu enthousiaste :

— Messieurs, dit-il, et Madame (il n'y en avait qu'une), il me semble que vous avez assez entendu de musique : oserai-je maintenant vous prier de vouloir bien venir souper avec nous.

Un moment d'hésitation régna parmi les assistants, mais comme la proposition ainsi faite était engageante, ils n'eurent pas le courage de la décliner. Le souper coûta à Liszt 1200 francs.

Les deux artistes ne renouvelèrent pas l'expérience. Ils eurent tort. Au second concert, nul doute que la foule n'eût accouru... dans l'espoir du souper.

Théâtre Lumen. — Pour son programme de cette semaine, la direction du Théâtre Lumen s'est assurée le dernier chef-d'œuvre interprété par le séduisant Rudolph Valentino : *L'Aigle*, merveilleux film dramatique en six parties, d'après le roman d'Alexandre Pouchkine. Le complément de ce programme est un excellent documentaire *La Syrie*. Tous les jours, matinées à 3 heures, soirée à 8 h. 30 et dimanche 14, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Royal Biograph. — Devant les nombreuses demandes qui lui sont parvenues et afin de donner satisfaction au public, la direction du Royal Biograph s'est assurée, pour la semaine du 12 au 18 mars, irrévocablement dernière semaine, la dernière création de Charlie Chaplin : *La Fièvre d'Or*, qui est à ce jour la meilleure création du célèbre et sentimental Charlie Chaplin. Malgré l'importance du programme, prix ordinaire des places. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 14, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modérés.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE

COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

PHOTOS

Une belle photo est signée

MESSAZ & GARRAUX

14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.23

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense

Achat d'anciens suisses 1850-54

Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne